

—Rien ! rien ! répondit-il en se laissant tomber sur son fauteuil.

—Comment rien ? Voulez-vous me faire croire cela, accablé comme vous l'êtes ?... Pour Dieu ! quelle aventure vous est arrivée ?

—Oh ! pour l'amour du ciel ! quand je dis rien, c'est rien... Je ne puis dire...

—Pas même à moi ?... Et qui prendra soin de vous, si ce n'est moi ?... Et qui vous donnera un bon conseil ?...

—Oh ! quand je dis rien, c'est quelque chose que je ne puis dire ! Taisez-vous, par pitié !

—Et vous voulez que je croie qu'il ne vous est pas arrivé quelque chose d'horrible ?... Voulez-vous donc que j'aie m'enquérir à l'un et à l'autre de ce qui est arrivé à mon maître ?

Et Perpetua regardait don Abbondio d'un air suppliant, comme si elle eût voulu lui tirer son secret des yeux.

—Pour l'amour du ciel, point de bavardages ! il y va de notre vie à tous !

—De notre vie ?

—Oui, de notre vie !

—Vous savez pourtant, seigneur curé, que quand vous me confiez quelque chose, jamais...

—Oui, oui : témoin cette fois que...

Perpetua vit qu'elle prenait une mauvaise route.

—Seigneur curé, dit-elle, mon bon maître, vous connaissez mon attachement, mon respect pour vous ! Si je vous demande votre secret, c'est, vous voyant si malheureux, pour vous secourir, vous aider de mes faibles avis...

Don Abbondio, dans sa fiévreuse agitation d'esprit, commençait à éprouver le besoin de confier ses craintes presque autant que Perpetua de les connaître. Aussi céda-t-il promptement à ses sollicitations, après lui avoir fait jurer le secret sur sa ténébreuse aventure. Lorsqu'il arriva, dans son récit, au nom de Rodrigo, Perpetua s'écria :

—Miséricorde ! oh ! le brigand ! l'homme sans crainte de Dieu ! Cela surpasse tout !...

—Taisez-vous ! voulez-vous nous faire tuer tous ?

—Mais nous sommes seuls, mon

pauvre maître ; on ne peut nous entendre. Qu'allez-vous faire ?...

—Ah ! dit Abbondio, que vais-je faire ? Hélas ! je me le demande !...

—J'aurais bien un avis à vous donner ; mais...

—Mais quoi ? Voyons, voyons !...

—Mon avis serait que, puisque tout le monde dit que notre archevêque est un saint et un homme puissant qui soutient ses prêtres et n'a nulle peur des méchants seigneurs ni de leurs bravi, vous devriez lui écrire une belle lettre, pour l'informer de ce qui se passe.

—C'est là votre conseil, Perpetua ?... Mais ne voyez-vous pas que notre saint archevêque préviendrait de suite le gouverneur, et ne savez-vous pas que les scélérats comme je vois qu'est ce don Rodrigo se moquent du gouverneur autant que de notre vénérable archevêque !!! Qu'arriverait-il ?... Au premier mot, la dévastation de ma pauvre paroisse ! des scènes de carnage ! Non, non ; il vaut mieux attendre.

—Attendre n'est pas un remède, seigneur curé, et lorsqu'on aperçoit des gens disposés à se laisser manger la laine sur le dos, c'est alors...

—Pas un mot de plus, Perpetua !... Je vais prier Dieu qu'il m'éclaire, a demain nous verrons...

Et don Abbondio se retira dans sa chambre, après avoir de nouveau exigé de Perpetua le silence éternel sur leur entretien.

## CHAPITRE DEUXIÈME

On raconte que le prince de Condé, la nuit qui précéda la journée de Rocroy, dormit profondément ; mais d'une part c'était un héros, et de l'autre son plan de bataille était arrêté et ses moindres dispositions prévues. Le pauvre don Abbondio ne savait qu'une chose, c'est que le lendemain serait un jour de combat, mais ses moyens de défense étaient nuls. Aussi sa nuit, loin d'être calme, fut-elle des plus tourmentées. Il formait des projets qu'il rejetait dès qu'il s'y arrêtait.

—Que faire ? se disait-il, me confier à Renzo ? non...

—Que pas un mot ne vous échappe, a dit le bravo, sinon ! "

" J'ai même, peut-être, eu tort de confier à Perpetua ce dangereux secret... mais alors comment amener Renzo non à rompre son mariage, le ciel me préserve de cette pensée, mais à le retarder ?... Car tout est là... gagner du temps..."

" Qu'Al m'accorde quelques jours, et j'arrive à l'époque de prohibition pour les mariages ; alors nous aurons deux mois devant nous, et, d'ici deux mois, bien des choses peuvent surgir. Oui, il faut amener Renzo à retarder de quelques jours son mariage ; le salut est là... nous évitons la vengeance que ce démon ne manquerait pas de faire tomber sur les têtes innocentes des pauvres fiancés et sur toute ma paroisse."

Et don Abbondio, se berçant de ces consolantes suppositions, finit par s'endormir. Mais quel sommeil ! quels rêves !...

Bravi, don Rodrigo, Renzo, poursuivies par les sentiers qui se dérobaient sous ses pieds, rochers croulants sur sa tête, fusillades, etc., etc., telles furent les images qui troublèrent son repos et que le réveil dissipa, mais pour faire place à une réalité non moins pénible, l'arrivée de Renzo !...

Il se présenta dès la première heure tout joyeux et croyant toucher au moment de son bonheur.

Lorenzo (Renzo par abréviation) Tramaglino, devenu orphelin dès son adolescence, avait alors vingt ans ; il exerçait le métier de fleur de soie, profession qui, pour être moins lucrative que dans les temps passés, l'était assez néanmoins pour faire vivre à l'aise un ménage d'ouvriers ; de plus, Renzo possédait un champ qu'il cultivait aux jours de chômage, et puis, du moment où il avait pensé à épouser Lucia, il était devenu économe. Renzo était donc dans d'excellentes conditions pour entrer en ménage.

Il parut devant don Abbondio en habit de gala, plumes au chapeau, poignard à beau manche dans la poche de son haut-de-chausses et le sourire sur les lèvres ; sourire, hélas ! qui contrastait cruellement avec l'accueil tristement contraint du pauvre curé.

Me voici, seigneur, venant vous demander l'heure pour nous rendre à l'église, dit Renzo.

—De quel jour voulez-vous parler ?